Le Grand Meaulnes aujourd'hui.

Robert Giannoni

Le premier novembre 1913, la Librairie Emile-Paul édite en volume *Le Grand Meaulnes* qui avait déjà paru en cinq livraisons dans la *Nouvelle Revue française*. Son auteur, âgé de vingt-sept ans, n'est pas un inconnu dans les cercles littéraires parisiens. Il a déjà signé sous le demi-pseudonyme d'Alain-Fournier quelques essais prometteurs dans la *Grande Revue* et dans *L'Occident* et a tenu pendant deux ans « Le Courrier littéraire » de *Paris-Journal*. Son roman, bien accueilli par la presse, fait même figure de favori pour le Prix Goncourt. Mais, après dix tours de scrutin, Alain-Fournier et Léon Werth sont toujours à égalité et le jury, ne pouvant les départager, finit par couronner à leur place un certain Marc Elder dont plus personne ne se souvient aujourd'hui.

Neuf mois plus tard, la guerre éclate. *Le Grand Meaulnes* aurait pu disparaître en même temps que le jeune écrivain tué sur le front de la Meuse le 22 septembre 1914. Par bonheur son ouvrage lui a survécu et a même gagné très vite les faveurs du public. Mais qu'en est-il aujourd'hui? A-t-il résisté à l'épreuve du temps et aux modes littéraires qui se sont succédé? Si l'on considère le nombre de ses rééditions en France et dans le monde et les transpositions cinématographiques dont il a fait l'objet en 1966 et en 2006, la réponse est oui. Il reste toutefois à se demander pourquoi son succès ne s'est pas démenti en l'espace d'un siècle où pourtant les mœurs et les goûts du public ont connu de très grands changements.

Le Grand Meaulnes. Pochoir par Ariane Giannoni-Pasco

Pour répondre à cette question, nous évoquerons au préalable les années de formation du futur romancier et notamment ses lectures qui ont été le terreau sur lequel son livre a pu naître et germer. Puis nous procéderons à une lecture analytique du roman. Après quoi nous essaierons de montrer ce qui en fait le prix et qui lui a valu les suffrages de quatre générations de lecteurs.

I. La genèse du Grand Meaulnes

Henri-Alban Fournier naquit en 1886 à la Chapelle-d'Angillon, petit bourg situé au nord du département du Cher, là où finit le Berry et où commence la Sologne. Fils d'un couple d'instituteurs, il eut une enfance studieuse dans la « maison d'école » du village d'Epineuil-Le-Fleuriel où ses parents avaient été mutés, à quatre-vingt-dix kilomètres au sud de son lieu de naissance. Dans ce monde rural pauvre et sans pittoresque les livres furent ses premiers compagnons. Les jeudis et les jours de vacances, il s'enfermait en compagnie de sa soeur Isabelle dans le « Cabinet des Archives » de la mairie, attenant à la salle de classe, pour dévorer tout ce qu'ils pouvaient trouver sur les rayons d'une vitrine ou dans « la caisse aux livres » du grenier. A commencer par ces volumes à couverture rouge et dorée achetés par la commune pour la distribution des prix, comme *Les Contes du pays d'Armor*, *Les Deux gosses* et l'immortel *Sans Famille*. Ils ne dédaignaient pas les ouvrages plus modestes destinés aux petites classes ni même ces opuscules de morale à l'usage de la section enfantine tels que *Adolphe ou la gourmandise punie* ou *Julie*, *la petite querelleuse*. Et les jours de disette ils se jetaient, faute de mieux, sur les manuels de dictées expliquées et sur les énoncés de problèmes d'arithmétique. Cette boulimie de lectures inquiétait leur mère dont l'attitude méfiante avait fini par donner aux livres le goût du fruit défendu. Mais les amis les plus chers, ceux qu'ils relisaient deux ou trois fois par an, furent « l'immense, l'inépuisable, le bien aimé David Copperfield » et « planant au-dessus des plus grands, le magicien de toute évasion: Robinson Crusoé »[1]. Cette révélation par les livres de mondes inconnus fut à l'origine de sa vocation d'écrivain.

Apparemment aucun événement ne mériterait d'être signalé au cours de son enfance. En fait, ce qui donne du poids à une existence ce n'est pas le nombre d'expériences qu'un être a vécues mais le retentissement qu'elles ont eu en lui. A cet égard la vie intérieure de cet « enfant paysan » fut de bonne heure intense. N'ayant jamais vu l'océan qu'il ne connaissait qu'à travers ses lectures, il tentait de l'imaginer le soir « dans le silence des trois greniers » où ses parents lui avaient aménagé une mansarde. Les images maritimes réapparaîtront dans son roman comme un leitmotiv. « A cinq ans comme à quatorze, je portais un monde en moi » écrivait-il à ses correspondants. Et ce monde s'enrichissait à tous les instants d'une existence qui, au regard d'autrui, n'était que le déroulement d'heures banales.

A l'âge de quinze ans il entre en classe de seconde au lycée de Brest pour préparer le « Borda ». Mais, conscient de s'être fourvoyé, il retourne l'année suivante auprès des siens et termine ses études secondaires à Bourges où il passe son baccalauréat littéraire. A la rentrée d'octobre 1903 il doit quitter ces paysages familiers faits de bois et d'étangs qui avaient fourni un décor à ses rêves et choisit une voie qui convenait mieux à un fils d'enseignants, celle qui conduit à l'Ecole normale supérieure. Au lycée Lakanal il se liera d'amitié avec Jacques Rivière, son brillant condisciple originaire de Bordeaux, qui deviendra cinq ans plus tard son beau-frère. C'est avec lui qu'il découvre la poésie symboliste. *Pelléas et Mélisande*, joué à l'Opéra Comique en 1904, est pour eux une révélation. « Je ne sais, écrit Rivière, s'il est possible de faire comprendre ce qu'a été le Symbolisme pour ceux qui l'ont vécu: un climat spirituel, un ravissant lieu d'exil ou de rapatriement, un paradis… »[2].

Au début de l'été 1905, Henri Fournier part pour l'Angleterre où il doit effectuer un stage de traducteur à la maison Sanderson, à Chiswick près de Londres. Au cours d'une visite à la Tate Gallery il est ému par l'art des Préraphaélites, notamment par une figure féminine peinte par Dante-Gabriel Rossetti qui lui rappelle une jeune fille aperçue à Paris, le jeudi de l'Ascension, sur les marches du Grand Palais. Il la suivit le long du Cours-la Reine, puis sur le bateau-mouche et jusqu'au boulevard Saint-Germain où elle habitait. Il ne la revit que le dimanche de Pentecôte et, ce jour-là, alors qu'elle se rendait à l'église, il osa l'aborder par ces mots: « Vous êtes belle ». Après la messe il l'accompagna jusqu'à la Seine et, sur le pont des Invalides, c'est elle qui mit fin à leur conversation par cette phrase qu'il n'oubliera jamais: « Nous sommes deux enfants, nous avons fait une folie… ». Elle s'appelait Yvonne de Quièvrecourt. Blonde, élégante et « belle comme Mélisande », elle incarnait à ses yeux l'idéal féminin. Il eut aussitôt la conviction d'avoir reconnu celle qu'il attendait depuis toujours et dont la grâce s'accordait avec la pureté du monde de l'enfance. Cette rencontre qui aurait pu être sans lendemain va occuper sa pensée pendant plusieurs années. Se sentant appelé depuis longtemps à rendre par les mots son univers secret, il se met à composer au cours de son séjour anglais un long poème en vers libres où il associe l'image de la jeune fille aux paysages de Sologne.

---

[1] Les mots entre guillemets sont tirés du volume *Images d'Alain-Fournier*, par sa sœur Isabelle, Emile-Paul, 1938 et dans la *Correspondance Rivière-Fournier*, Paris, Gallimard, 1926-1928. En revanche les citations extraites du roman seront en caractères italiques.

[2] *Alain-Fournier*, par Jacques Rivière, introduction au volume *Miracles*, Paris, Gallimard, 1924.

Suivront bientôt de courts fragments en prose destinés à un futur roman mais encore trop proches des modèles symbolistes.

La poursuite de ses études supérieures et les deux années de service militaire ne favorisent guère son travail d'écriture mais ne le détournent pas de son projet qu'il portera en lui pendant près de huit ans et qui évoluera au fil de ses lectures et de son « éducation sentimentale ». Le 25 juillet 1907, il apprend tout à la fois son échec à l'oral du concours et le mariage d'Yvonne avec un médecin de la marine, Amédée Brochet de Vaugrigneuse, qui venait d'être affecté à Toulon. Puis, après quelques amourettes, il a une liaison orageuse avec une modiste de la rue Chanoinesse, Jeanne Bruneau, qui est le contraire d'Yvonne et qui ne peut lui apporter l'apaisement auquel il aspirait. Cet épisode douloureux va marquer un tournant dans sa vie comme dans son roman où la jeune femme apparaîtra sous le nom de Valentine.

En ces années inquiètes où son moral passa par des hauts et des bas, la littérature fut pour lui une ancre de salut. De 1905 à 1912, il puisa dans les livres « tous les sucs dont il avait besoin » et ne cessa « de se chercher dans tout ce qui l'enthousiasmait », comme l'écrit Rivière. Henri Fournier avait en effet ce rare « don du choix » dont parle Rilke dans une lettre à Lou Andreas-Salomé et qui lui permettait d'élire parmi les écrivains ceux qui pouvaient l'aider à découvrir sa voie. La rusticité de Francis Jammes l'avait séduit et encouragé à montrer ce que les objets de la vie quotidienne pouvaient avoir de merveilleux. Puis, en lisant les romans de Thomas Hardy, il sera touché par ces personnages au destin malheureux auxquels il s'identifiera. Attiré par le mystère des âmes, il va être bouleversé par les héros de Dostoievski « sans cesse occupés à se débattre tantôt contre le mal, tantôt contre le bien ». Enfin, la sensibilité terrienne de Péguy et le parler vrai des personnages de Marguerite Audoux l'amèneront à donner à son futur ouvrage un caractère plus concret. Et pour parachever ce changement il sera aidé par la lecture de *L'île au trésor* que Jacques Copeau venait de lui faire connaître et il s'imprégnera de l'art avec lequel Robert-Louis Stevenson « dispose les événements du récit… sans jamais devenir rocambolesque ».

En 1910 Rivière soumet au jugement de Gide quelques pages de son beau-frère. « Ce n'est plus le moment d'écrire des poèmes en prose » lui répond le fondateur de la N. R. F. Si blessante fût-elle, cette sévérité dessilla les yeux d'Alain-Fournier qui, trouvant soudain son « chemin de Damas », se mit à raconter une histoire simplement humaine et « où pourtant il y avait tout » ce qu'il avait à dire. Dégagée désormais de la nébuleuse symboliste où elle aurait fini par s'étioler, son œuvre romanesque se mit enfin à vivre.

Achevé au début de 1913, *Le Grand Meaulnes* ne doit rien à la rencontre de l'écrivain avec l'actrice Simone qui devint sa maîtresse cinq mois plus tard. En revanche, c'est sous son influence qu'il ébauchera un deuxième roman, *Colombe Blanchet*, et une pièce de théâtre, *La Maison dans la forêt*, qu'il n'aura pas le temps de terminer[3]. Rappelé sous les drapeaux comme lieutenant d'infanterie le 3 août 1914, il disparut au cours d'une embuscade le 22 septembre. On crut longtemps qu'il avait été blessé puis transféré dans un camp de prisonniers. L'incertitude fut levée en 1991 au cours des fouilles effectuées près de la tranchée de Calonne et qui permirent de retrouver au fond d'une fosse commune les restes de son corps.

II. Présentation du roman.

Lorsqu'il parut en 1913, vingt jours avant *Du côté de chez Swann*, *Le Grand Meaulnes* surprit les lecteurs par sa nouveauté. Il rompait en effet avec le roman d'analyse comme avec le roman réaliste. Ce n'était pas non plus une oeuvre fantastique. « Je n'aime la merveille, écrivait-il à son ami, que lorsqu'elle s'insère dans la réalité et non quand elle la bouleverse »[4]. Sa technique narrative rappelait davantage celle des romans anglais de l'époque.

Henri Massis le salua comme le livre qu'attendait la jeunesse après le déclin du Symbolisme. Un clivage s'établit entre les admirateurs du roman dont faisaient partie Octave Aubry, André Billy, ou encore Louis Pergaud, et ses détracteurs comme Gustave Lanson, Robert Kemp et Paul Souday qui

[3] Des brouillons ont été publiés, dans le *Bulletin de l'Association des amis d'A. F. et de J.R.,* N° 91 (1999).

[4] Voir *Correspondance*, lettre du l[e] septembre 1911.

écrivit dans *Le Temps* du 26 novembre 1913: « Cela commence comme un conte de Nodier ou de Nerval » et dégénère en un « obscur imbroglio de roman feuilleton ». La fracture qui séparait les auteurs de ces comptes-rendus reflétait celle qui s'était produite parmi les membres du jury du Goncourt.

La querelle autour du Grand Meaulnes reprit en 1919, après la Grande Guerre, sous la plume d'Albert Thibaudet qui reprocha au roman ces « cent pages de trop… où le romanesque est jeté sur les marcs de l'aventure pour en faire une seconde cuvée. » Mais des écrivains, et non des moindres, tels que Cocteau et Giraudoux, rejoignirent le camp des lecteurs enthousiastes. En 1933 la polémique fut relancée par Gide qui écrivit dans son Journal: « J'ai relu Le Grand Meaulnes dont l'intérêt se dilue… s'étale sur un trop grand nombre de pages… et dont le plus exquis s'épuise dès les cent premières. » En 1938, Montherlant choqua les partisans d'Alain-Fournier en jugeant son livre « insignifiant ». La même année Marcel Arland « s'était étonné, en causant avec Paulhan, Malraux et Drieu, de cette faveur constante » pour un livre dont « le symbolisme et le réalisme divergent et se nuisent… » Mais il voyait aussi dans cette évocation du monde rural « l'élément le plus durable de son œuvre ». Robert Brasillach fut celui qui, surmontant ces disputes de clercs, voulut voir dans ce roman le fruit d'un greffage subtil du rêve sur la réalité.

Le moment est venu de présenter l'ouvrage que vous avez probablement tous lu. Mais ceux qui ne l'auraient pas relu depuis longtemps souhaiteront qu'on leur rappelle au moins sa trame qui, il faut l'avouer, est plutôt compliquée car les éléments qui la composent sont solidaires l'un de l'autre comme les pièces d'un jeu de patience. Cette complexité de l'intrigue aurait de quoi décourager quiconque tenterait d'en faire un résumé et le résultat de cet exercice serait aussi fade qu'un livret d'opéra. Le mieux est donc de parcourir ensemble *Le Grand Meaulnes* en soulignant au fil du récit les passages les plus significatifs, les thèmes récurrents, et quelques phrases-clés, sans oublier les pages qui ont prêté le flanc à la critique.

Ce roman porte le nom du personnage principal dont l'histoire est racontée à la première personne par François Seurel, élève appliqué de l'école de Sainte-Agathe dirigée par son père.

Première partie.

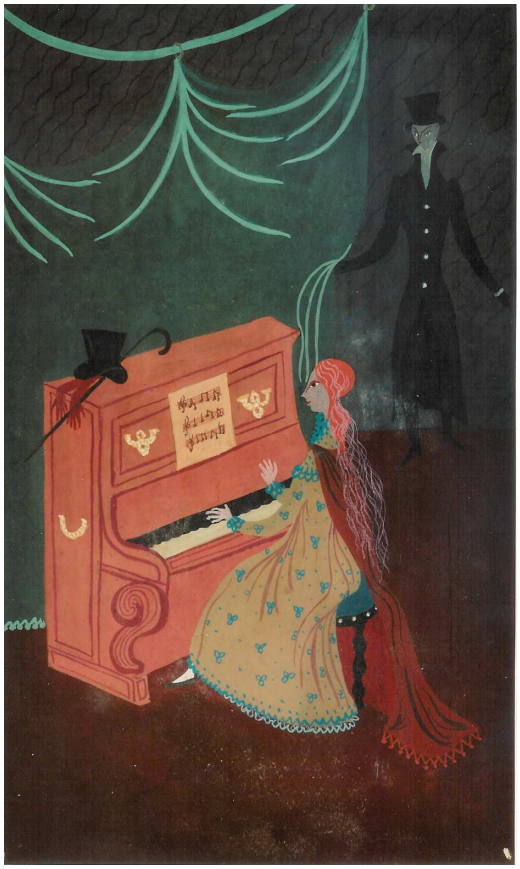
En voici l'incipit: « *Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189…* » Par un simple pronom personnel l'aventure fait irruption dans la vie monotone d'une école rurale. « Il » c'est Augustin Meaulnes, un gars de dix-sept ans qui prendra pension chez les Seurel pour suivre, comme leur fils François, le cours supérieur qui prépare au brevet. Ce nouvel élève exerce un étrange ascendant sur ses camarades qui le surnomment « le grand Meaulnes ». Une semaine avant la Noël, le directeur désigne un écolier pour accompagner François jusqu'à la gare où, le jour suivant, devront arriver ses grands-parents par le train de 4 h 2. Pensant que cette tâche devait lui revenir en raison de son âge, Meaulnes, blessé dans son amour-propre, se tait. . Après la classe, il se rend avec François à la forge pour observer le travail du maréchal-ferrant. L'attitude pensive de son ami rappelle au narrateur celle de Robinson « *fréquentant la boutique d'un vannier* » la veille de son grand départ. Cette réminiscence crée soudain une attente: aurait-il projeté lui aussi de partir? De sa part cela n'aurait rien d'étonnant. En effet, il ne va pas tarder à entraîner les lecteurs sur les sentiers de l'aventure qui seront balisés çà et là par des signes plus ou moins éclairants, comme dans un jeu de piste.

Le lendemain, après le repas de midi, le grand Meaulnes s'échappe de l'école, emprunte un attelage à la ferme voisine et part seul, à bride abattue, à la rencontre des voyageurs. Le métayer, craignant d'avoir été dupé par ce garçon, va chez l'instituteur pour en avoir le cœur net et apprend que le pensionnaire lui avait menti. La trop longue absence de Meaulnes inquiète la maisonnée. La nuit tombée, « *telle une épave qu'eût ramenée la haute mer* », la voiture revient sans conducteur et le cheval boitille. Ce signal ne fait qu'aggraver l'anxiété de François et des siens. Trois jours plus tard, le fugueur réapparaît « « *dressé contre la porte, secouant le givre de sa blouse* » avec « *un air de voyageur fatigué mais émerveillé* » sans donner la moindre explication. Dès son retour il se tient à l'écart du groupe qui lui reproche son silence hautain. Seul François, qui a remarqué sous ses habits d'écolier « *un gilet de soie fermé par de petits boutons de nacre* », ose lui demander sa provenance.

Ce vêtement anachronique est la preuve que Meaulnes a bel et bien séjourné dans un lieu insolite dont il va bientôt révéler l'existence à son meilleur ami.

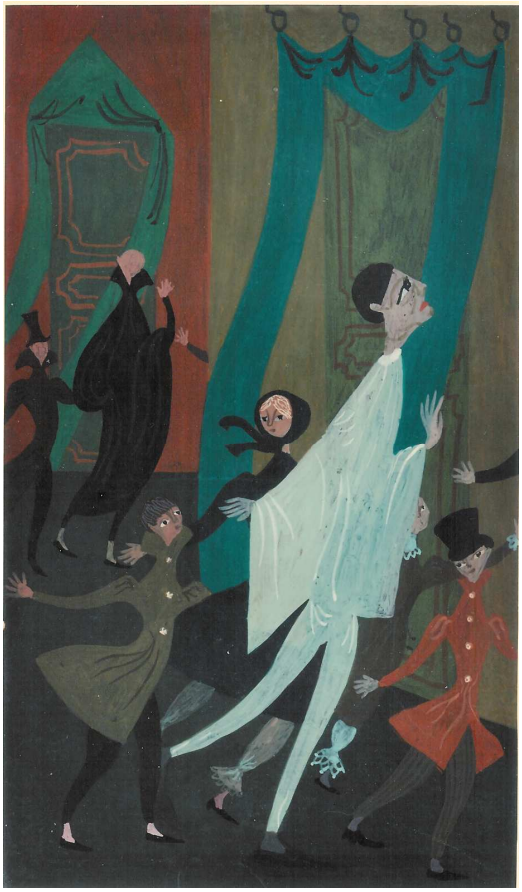
Et voilà que l'auteur, sans recourir à aucun artifice féerique ou surnaturel, mais en utilisant uniquement les éléments du paysage de Sologne, ses landes silencieuses et ses manoirs solitaires, réussit à conduire ses lecteurs au-delà du monde visible où leur apparaîtra l'envers mystérieux du réel. Ainsi une banale grille d'école est-elle perçue par les écoliers comme un seuil magique au-delà duquel peut surgir d'un moment à l'autre tout un monde vivant: « *Derrière le portail, nous étions plusieurs à guetter la venue des gars de la campagne. Ils arrivaient tout éblouis encore d'avoir traversé des paysages de givre, d'avoir vu les étangs glacés, les taillis où les lièvres détalent…* ». Et les pauvres brancards d'une charrette dressée derrière un mur suffisent à susciter chez eux des désirs d'évasion.

Aucun autre que Meaulnes n'aurait osé enfreindre la consigne et se lancer sur des routes qu'il ne connaissait pas. A ce moment du récit, le romancier utilise un raccourci pour montrer que son personnage est passé, durant sa brève somnolence, de l'autre côté du miroir: « *Lorsque Meaulnes eut repris ses esprits, il s'aperçut que le paysage avait changé.* » Les auteurs de contes de fée ont eu recours à ce procédé efficace, tout comme saint Mathieu dans l'épisode des rois mages qui, « avertis en songe de ne pas retourner chez Hérode, regagnèrent leur pays par un autre chemin ». Puis, pendant que l'imprudent était allé demander de l'aide aux habitants d'une ferme isolée, son cheval apeuré était reparti dans la nuit avec la carriole. Tremblant de froid, il trouve refuge dans une bergerie abandonnée où il s'endort.



Le lendemain, errant à travers champs, il voit pointer au-dessus d'une sapinière la flèche d'une tourelle grise. Il s'en approche avec curiosité et s'engage dans une allée « *balayée à grands ronds réguliers comme on faisait chez lui pour les fêtes* ». Ce rappel soudain du passé le rassure. Des voix enfantines arrivent alors à son oreille. Ce sont des enfants costumés qui parlent d'une étrange fête où, à les entendre, ils auraient toutes les permissions. Ce n'est donc pas à un vieux pigeonnier ni à une abbaye qu'il était arrivé, mais au pays retrouvé de l'enfance.

Débouchant sur la cour d'un château où sont rangées de nombreuses voitures, Meaulnes, gêné par sa tenue de collégien, cherche à passer inaperçu. Par une fenêtre entrouverte il pénètre dans une chambre encombrée d'objets vieillots et de vêtements des années 1830. Et là, avant de s'endormir, le son d'une musique perdue lui rappelle « *le temps où sa mère, jeune encore, se mettait au piano l'après-midi dans le salon…* ». Ce deuxième retour vers ses jeunes années le plonge dans une sorte d'état de grâce. Tiré de son sommeil par une espèce de comédien dégingandé et qui d'un ton gouailleur le presse de se déguiser en marquis, il rejoint la salle à manger où un dîner est servi à de nombreux convives venus fêter les fiançailles de Frantz, le fils du châtelain, avec une jeune fille de Bourges dont on attend l'arrivée imminente. Augustin, qui ne connaît



personne parmi ces hobereaux et ces fermiers des alentours, se sent pourtant parfaitement à l'aise au milieu de tous ces enfants qui l'entraînent dans une farandole conduite par un grand pierrot vêtu de blanc.

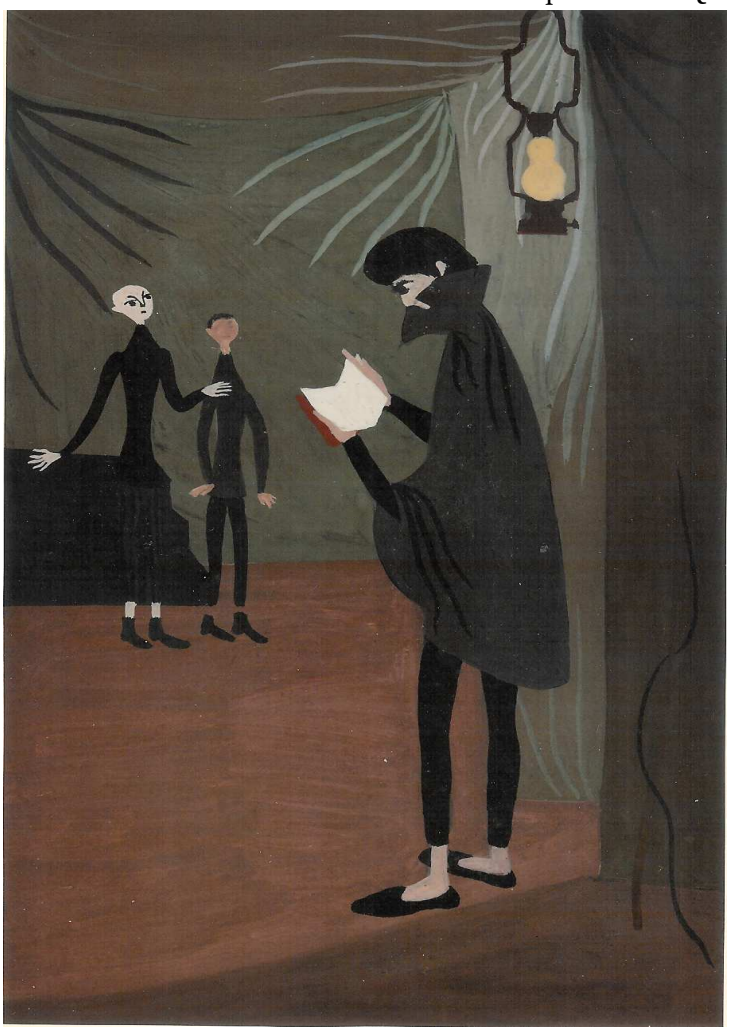
Le jour suivant, il se rend sur la berge d'un étang où va avoir lieu une promenade en bateau. Il croise une jeune femme qu'il prend d'abord pour une actrice et dont la grâce lui procure un bonheur indicible. Comme l'avait fait Henri Fournier en rencontrant la véritable Yvonne, Meaulnes échangera avec cette belle inconnue à peine quelques mots. Au cours d'un pudique dialogue il apprend qu'elle est la fille du châtelain et qu'elle s'appelle Yvonne de Galais. L'écrivain avait été tellement marqué par ce bref épisode de sa vie sentimentale qu'il reproduit textuellement dans le roman la version qu'il en avait donnée cinq ans plus tôt dans une lettre à sa sœur Isabelle. Toutefois le romancier reprend vite la main en insérant au milieu du récit une petite phrase qui, comme un mauvais présage, trouble ce climat de félicité: «. . . *soudain une rafale glacée venait rappeler décembre aux invités de cette étrange fête.* » Après quoi, la sage demoiselle met fin à leur conversation et le prie de ne pas la suivre.

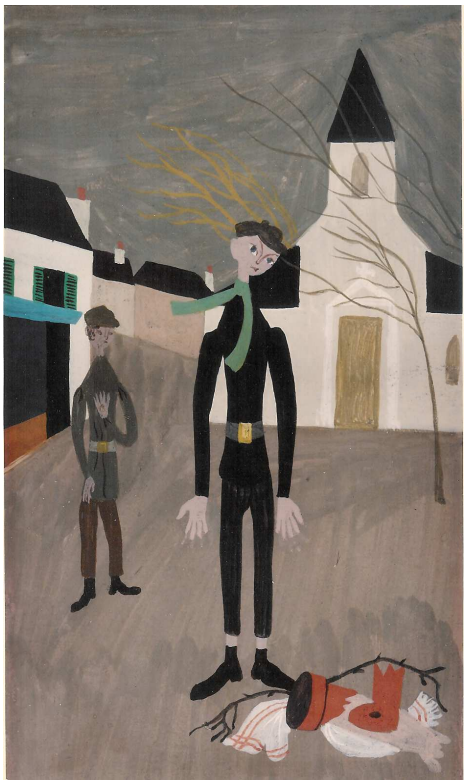
Le soir venu, après avoir assisté à des jeux organisés pour les enfants, Meaulnes retourne dans sa chambre où « *de temps à autre une goutte de pluie venait rayer la vitre* ». Cet autre signe extérieur lui fait pressentir la fin d'une journée trop belle. Il surprend en effet dans la pièce voisine un homme jeune en train d'écrire une lettre. Avec un air désespéré celui-ci le prie d'annoncer aux invités que la fiancée tant attendue ne viendra plus. Ce n'est autre que Frantz, le frère d'Yvonne, qui vient de rentrer seul et qui a décidé de mettre fin à ces festivités. Les lanternes aux fenêtres commencent à s'éteindre, les gens désemparés regagnent leurs voitures et l'étudiant de Sainte-Agathe trouve un conducteur qui le déposera à l'aube non loin de son village. A travers la vitre embuée de la berline il aperçoit « *dans la profondeur du bois un éclair suivi d'une détonation* » puis il lui semble reconnaître « *hagard et affolé, le grand pierrot de la fête portant dans ses bras un corps humain serré sur sa poitrine* ». La première partie s'achève sur l'image de Meaulnes qui voit disparaître dans le matin blafard la vieille voiture, « *dernier vestige de la fête étrange* ». Reverra-t-il un jour cet endroit édénique qui lui avait donné pendant un temps trop court un sentiment de plénitude?

Deuxième partie.

L'hiver empêche Augustin d'aller à la recherche du château dont il essaie, avec l'aide de François, de reconstituer sur un plan l'itinéraire qui l'y avait conduit. Mais les pistes qu'ils imaginent ne mènent nulle part.

Un soir de la fin février, à l'heure du coucher, deux coups retentissent contre le portail de l'école suivis de cris et de sifflets. C'est l'aventure qui revient. Qui sont ces trouble-fête qui, dérangés par l'arrivée d'un voisin, se dispersent aussitôt dans le bourg? Des maraudeurs? Ou peut-être ces bohémiens dont la roulotte stationnée depuis quelques jours derrière l'église intrigue les villageois? Reconnaissant au milieu du vacarme les voix de quelques camarades, Augustin et François se lancent à leur poursuite et tombent dans une embuscade. Une dizaine de garnements précédés par un grand gaillard les immobilisent, s'emparent de leur plan et le remettent à leur chef qui porte un bandeau sur le front. Le lendemain matin, l'un des deux bohémiens qui avaient organisé le guet-apens se présente à l'école. Il se fait passer pour un forain désireux de suivre quelques cours. Le directeur l'accepte sans formalités. D'emblée, il fascine les élèves qui le préfèrent au grand Meaulnes. Or ce personnage énigmatique tient surtout à gagner la confiance d'Augustin et va jusqu'à lui rendre son plan qu'il prétend avoir complété. Mais il se dit très malheureux et fait jurer à son nouvel ami de répondre à son appel le jour où il pourrait avoir besoin de lui. En échange de ce serment il lui donne une adresse à Paris où les habitants du « domaine sans nom » se rendent périodiquement. Et avant de quitter le village avec son acolyte, le jeune homme ôte son bandeau afin de se faire reconnaître. Le jeu de patience commence à se recomposer. Mais Meaulnes tarde à comprendre qu'il est en présence du blessé que le grand pierrot portait dans ses bras le soir de la fête. Quand il en prend conscience, il court vers la roulotte des bohémiens dont il trouve la porte fermée. Et, commettant une seconde erreur, il renvoie au lendemain l'entrevue qu'il aurait dû avoir sur le champ avec le seul témoin capable d'éclairer sa lanterne. Au petit jour il ne trouve sur la place vide « *qu'un pot cassé et des chiffons. Les bohémiens étaient partis…* »





La venue du printemps permet aux deux amis d'aller enfin à la recherche du *« sentier perdu »*. Leurs efforts restent vains. Un jour, après quatre heures, ils sortent deux tables dans la cour pour faire leurs devoirs, comme si c'était déjà l'été. Mais voilà que *« le temps s'assombrit tout de suite ;une goutte de pluie tomba sur un cahier »*. Le détail n'est pas anodin. Cette goutte qui prélude à l'orage n'annonce-t-elle pas le naufrage prochain de leur rêve?

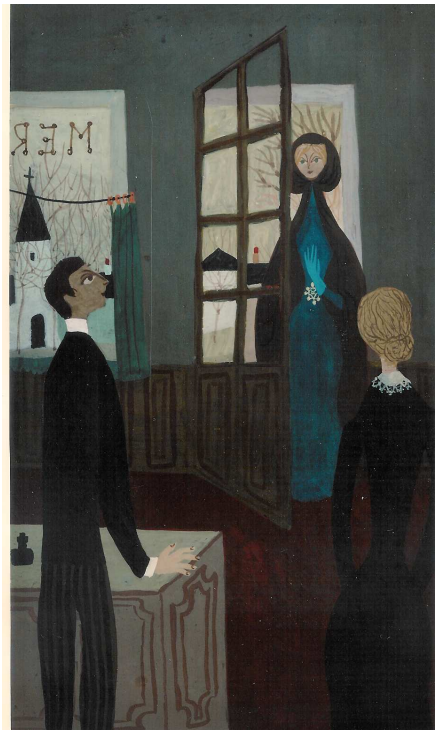
Muni de cette adresse parisienne où il aurait des chances de revoir Yvonne de Galais, Augustin décide de partir pour la Capitale. Se retrouvant donc seul, Seurel se rapproche de ses camarades de classe auxquels il livre le secret qu'il avait jusqu'ici jalousement gardé. Mais comme son récit ne produit pas d'effet sur ces quatre rustauds qui banalisent l'aventure de Meaulnes, il a le sentiment d'avoir trahi son seul ami. C'est ici que l'histoire bascule, accompagnée d'un changement de ton. En effet François va recevoir trois lettres d'Augustin qui apparaît de plus en plus désabusé. Dans la première, son ami lui parle de ses longues attentes sous les fenêtres désespérément fermées d'un immeuble du boulevard Saint-Germain ainsi que d'une jeune femme vêtue de noir qui semble elle aussi attendre, au même endroit, un être absent. Dans la lettre suivante, il lui fait part d'une conversation avec cette inconnue qui lui apprend que le fils des châtelains a fui la maison familiale et que sa sœur s'est depuis peu mariée. Ces nouvelles auraient dû l'inciter à poursuivre son enquête, ne fût-ce que pour avoir leur adresse en province. Il n'en est pas question et son inertie est incompréhensible. Dans sa dernière lettre, il demande au fidèle François de l'oublier et même d'oublier cette si belle histoire qui, pendant plusieurs mois, avait nourri leurs rêves. « *L'hiver suivant*, nous dit le narrateur, *la neige tomba, ensevelissant définitivement notre roman d'aventures…* »

Si l'auteur s'était arrêté là, son livre n'aurait été que le récit d'un échec et Gide n'aurait pas pu lui reprocher d'avoir écrit « cent pages de trop ». Or tout autre fut le choix du romancier. Cette troisième partie à laquelle il tenait rompra résolument avec les précédentes afin d'ancrer l'histoire qu'il raconte dans le monde réel et lui donner par là une plus grande humanité.

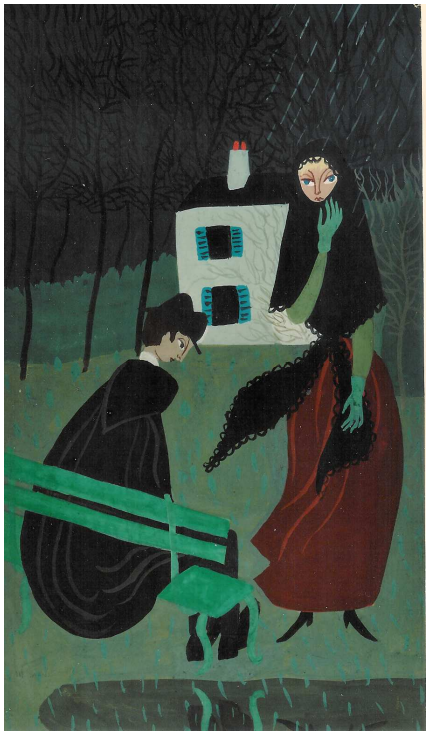
Troisième partie.

Trois années ont passé, François Seurel est maintenant instituteur comme son père. Meaulnes a vingt ans et son dernier message laissait entendre qu'il avait renoncé à ce bonheur insaisissable. Seul Frantz ne s'est pas assagi et continue à courir les routes.

Au hasard d'une excursion avec son ancien compagnon Jasmin Delouche, Seurel découvre de la façon la plus banale l'existence du domaine des Sablonnières où Meaulnes était arrivé autrefois et dont il ne reste à présent, au milieu de bâtiments ruinés, qu'une maisonnette habitée par un vieillard et sa fille. Voilà enfin une pièce majeure du puzzle! Il sait donc à présent qu'Yvonne de Galais n'est pas un être chimérique, qu'elle n'est toujours pas mariée et que son père est un client de son oncle Florentin qui tient un magasin dans le bourg du Vieux-Nançay, près de Vierzon. Et, au cours d'un séjour chez celui-ci, François voit à son tour « *la jeune fille la plus belle qu'il y ait peut-être jamais eu au monde* ».



L'oncle Florentin et Monsieur de Galais organisent une partie de campagne où, avec l'accord d'Yvonne, Augustin sera invité. Pressé d'annoncer la nouvelle au grand Meaulnes, François se rend à bicyclette jusqu'à son domicile. La longueur du trajet l'oblige à s'arrêter en cours de route chez une de ses tantes qui lui fournit, sans le savoir, un nouvel élément qui vient éclairer un peu plus notre jeu de patience: deux ans plus tôt, au retour d'une fête, elle avait recueilli sur le bord de la route une pauvre gosse qui venait de renoncer à un amour dont elle se croyait indigne. Cette histoire ne peut que rappeler à François celle de l'ancienne fiancée de Frantz. Le jour suivant, trouvant son ami sur le point de partir en voyage, il ne lui parle que d'Yvonne et ne dit mot sur l'autre jeune fille. Pourquoi cette omission? Alors qu'il aurai dû crier de joie, Meaulnes se montre hésitant, voire gêné par un sentiment de culpabilité qu'il prétend lié à son ancienne aventure. Cette allusion lourde de sens fait rebondir le mystère et l'on a hâte de savoir de quelle faute le prude Augustin se serait rendu coupable.



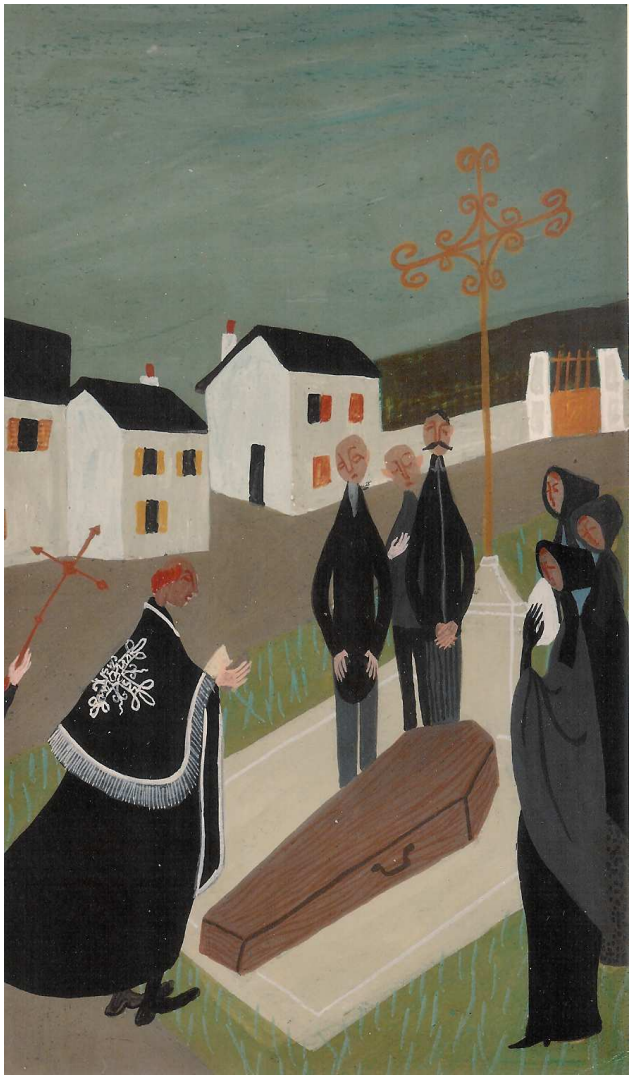
Les retrouvailles ont lieu au bord du Cher, près de l'ancien domaine, où rien n'est plus comme autrefois: le château a été abattu, le grand étang a été asséché, et la vie a dispersé les enfants aux charmants costumes. A chaque question d'Augustin Yvonne, au supplice, doit répéter que tout a disparu et que son père est ruiné par les dettes de Frantz. Malgré cela, à la fin de cette fête ratée, Augustin Meaulnes va demander en sanglotant la main d'Yvonne de Galais.

Au mois de février de l'année suivante on célèbre leur mariage. Le soir même, un appel retentit dans le bois de sapins proche de la maison des jeunes mariés. François Seurel, qui vient de les quitter, reconnaît le cri de détresse de Frantz et accourt dans sa direction. Et là, quand il aurait été si simple de lui dire qu'il avait retrouvé les traces de son ancienne fiancée, il le supplie de repartir, « *pour ne pas troubler le bonheur des deux autres* » et promet à ce garçon fantasque de lui ramener, dans un an et en ce même lieu, la femme qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Confiant comme seul peut l'être un enfant, Frantz accepte, avec un serrement de cœur, de reprendre la route. L'initiative de Seurel, qui s'est fait l'artisan du malheur, aura des effets désastreux pour le couple qu'il voulait protéger.

Meaulnes, lui aussi, a entendu cet appel inquiétant et une fois encore, il tarde à se décider. Lorsqu'il sort à la rencontre du frère malheureux d'Yvonne, celui-ci est déjà reparti. Toujours rongé par ce remords qu'il garde au fond de lui, l'époux quitte le foyer conjugal le lendemain des noces.

Après cette série d'erreurs qui s'apparentent à des actes manqués, on peut comprendre l'agacement de certains critiques. Alors que dans la première partie du roman tous les faits s'étaient enchaînés très naturellement, les enchaînements sont ici laborieux, voire à la limite du crédible.

Revenons à l'épouse esseulée. Elle est sans aucune nouvelle d'Augustin dont elle attend un enfant. Ayant compris que le départ de son mari était devenu « *nécessaire pour qu'il puisse revenir apaisé* », elle confie à François Seurel que c'est elle qui lui a demandé de partir. Il naît alors entre Yvonne et son confident une rare communion d'âmes. Mais ce qu'éprouve au fond le timide François est un sentiment amoureux déguisé que trahit par instants l'emploi du pronom « nous »: « *Nous avions retrouvé la belle jeune fille. Nous l'avions conquise. Elle était la femme de mon compagnon et moi je l'aimais d'une amitié profonde et secrète qui ne se dit jamais*. »



Au début du mois d'octobre, Yvonne meurt en mettant au monde la fille d'Augustin. François a le douloureux privilège de prendre dans ses bras son corps inerte et de le transporter par l'escalier étroit jusqu'au rez-de-chaussée où un cercueil a été apprêté. Incapable de surmonter l'épreuve, M. de Galais sent approcher sa fin et désigne François Seurel comme son légataire universel jusqu'au retour de Meaulnes. Dans son nouveau rôle, l'instituteur s'installe aux Sablonnières et découvre dans une malle du grenier un « cahier de devoirs mensuels » où son ami avait noté les événements de son séjour à Paris. Augustin avait revu la jeune femme vêtue de noir qu'il avait rencontrée sous les fenêtres de l'immeuble parisien. Elle s'appelait Valentine. Une complicité qu'ils ne s'expliquaient pas les avaient rapprochés l'un de l'autre. Un jour elle lui avoua qu'un homme s'était tué pour elle. Tout en l'écoutant, Meaulnes perçut comme l'écho d'une histoire qu'il avait déjà entendue. Et quand Valentine lui eut remis ce qu'elle avait de plus précieux, à savoir des lettres de son ancien fiancé, il reconnut très vite cette fois la fine écriture de Frantz. Furieux de voir qu'elle n'avait pas voulu croire à l'amour que lui avait juré ce merveilleux garçon, il la chassa brutalement. Puis, craignant de l'avoir envoyée à sa perte, il s'efforça vainement de la retrouver. Voilà la pièce qui manquait, voilà ce qui depuis des mois tourmentait le grand Meaulnes et qui explique son départ insensé au lendemain du mariage. Tout est clair à présent. Reconnaissons cependant que, vers la fin, l'intrigue a par moments frôlé le mélodrame mais que, par son talent, Alain-Fournier a pu éviter cet écueil.

Epilogue

François Seurel s'est attaché à la fillette d'Augustin tout en sachant qu'il la perdra un jour. En effet, un an plus tard, le jeune père est de retour. Il a pu ramener la fiancée de Frantz et réunir l'ancien couple. Mais de sa pathétique aventure il ne lui reste que ce bébé, « *la seule joie des Sablonnières* ». Et comme le grand Meaulnes n'est pas homme à se contenter d'une vie routinière, le narrateur l'imagine enveloppant l'enfant dans son manteau et « *partant avec elle pour de nouvelles aventures.* »

Si la troisième partie n'a pas l'attrait magique de la première, elle a toutefois une beauté plus émouvante, poignante par moments. Nous savons qu'Henri Fournier avait été bouleversé par le mariage d'Yvonne de Quiévrecourt. Ajoutons qu'il fut plus malheureux encore d'avoir trahi son idéal en essayant plus tard d'aimer une autre femme, Jeanne Bruneau, qui « avait presque toutes les qualités, sauf la pureté » et envers qui il se montra particulièrement cruel. Toute cette souffrance devait, selon lui, figurer dans son livre. De fait elle est présente dans la dernière partie du roman où elle s'exprime tantôt sur un ton élégiaque tantôt avec un réalisme sans fard qui contraste avec la grâce onirique des premiers chapitres.

III. Les raisons du succès

Dès 1924, grâce à l'étude de Jacques Rivière[5] et plus encore à partir de 1926 où fut publiée la correspondance[6]qu'échangèrent les deux amis, les lecteurs du *Grand Meaulnes* apprirent qu'il existait des liens étroits entre la vie de l'auteur et son livre. Ces documents de première main furent largement exploités par les critiques qui se sont longtemps contentés de relever les nombreux éléments biographiques contenus dans le récit, plus ou moins transposés: les lieux, les paysages, les villageois, jusqu'au dialogue entre Yvonne et Augustin, rien n'est inventé. La sœur d'Alain-Fournier insista sur ce point pour que l'on évitât tout contresens sur l'œuvre dont elle se voulait la gardienne. Et pourtant, plus d'une fois, le romancier s'est détaché de son vécu, laissant ainsi pour ses lecteurs des zones d'ombre. Entre autres, pourquoi a-t-il déplacé en hiver et dans le décor d'un manoir solognot la rencontre qui avait eu lieu un premier juin à Paris? Pourquoi a-t-il donné le même prénom, ou presque, à deux personnages qui sont à l'opposé l'un de l'autre, François le modéré et Frantz l'exalté? Pourquoi a-t-il voulu offrir au héros de son livre ce que la vie lui avait refusé, à savoir la possibilité de retrouver à temps la femme aimée? Il faudra attendre jusqu'aux années cinquante pour que des universitaires anglo-américains et en France des émules de Gaston Bachelard commencent à s'intéresser à l'œuvre plutôt qu'à la personnalité de l'auteur, par des approches thématiques, structurales ou psychanalytiques qui apportent sur ce roman, à défaut de révélations, du moins un nouvel éclairage[7].

Pour ma part, si je me suis fait parfois l'avocat du diable, au risque de choquer les inconditionnels d'Alain-Fournier, c'est pour montrer que ni la complexité du roman ni les entorses à la logique n'ont jamais pu gâcher le plaisir des lecteurs. Nous allons voir pourquoi.

Un illogisme bien accepté.

Parlons d'abord de ces démarches contraires au sens commun qui sont le fait d'adolescents vivant à la charnière entre deux mondes, celui de l'enfance qu'ils viennent de quitter et celui de l'âge mûr qui les aspire inexorablement et dont ils voudraient en même temps repousser la fatale échéance. On pourrait dire d'eux, en citant le Livre d'Isaïe, que « leurs pensées ne sont pas nos pensées et leurs chemins ne sont pas nos chemins ». S'ils piétinent dans leurs recherches c'est parce qu'ils croient

[5] Voir *Alain-Fournier par Jacques Rivière*, introduction au volume *Miracles*, Paris, Gallimard, 1924.

[6] *Correspondance Rivière-Fournier*, Paris, Gallimard, 1926-28, 4 volumes.

[7] Citons entre autres les études de Robert Gibson, *The Quest of Alain-Fournier*, London, H. Hamilton, 1953, de Robert Champigny, *Portrait of a Symbolist Hero*, Bloomington, Indiana University Press, 1954, de Michel Guiomar, Inconscient et imaginaire dans « Le Grand Meaulnes », Paris, José Corti, 1964 et de Sylvie Sauvage, *Imaginaire et lecture chez Alain-Fournier*, Bruxelles, Peter Lang, 2003.

pouvoir se passer de l'aide des adultes. Or il eût suffi de se renseigner auprès d'un facteur ou d'un garde-champêtre « *pour que s'ouvre net et facile comme une route familière le chemin du domaine sans nom* ».

Et que penser de leur obstination à tronquer les messages et à brouiller les pistes? Frantz, qui feint d'ignorer l'adresse du château et qui aiguille Augustin vers Paris, fait tout ce qu'il peut pour l'empêcher de rencontrer Yvonne. Son attitude ambiguë aurait-elle pour cause un sentiment incestueux inavoué? Sans aller jusque là, je crois plutôt que cet incorrigible égoïste a toujours fait passer son bonheur personnel avant celui de sa famille. Quant à François, qui omet de dire à Meaulnes qu'il a retrouvé les traces de Valentine et qui le cache ensuite à Frantz, son seul souci est d'écarter celui qui pourrait faire obstacle au bonheur d'Augustin et, implicitement, au sien. Tout comme des enfants, les adolescents du Grand Meaulnes s'enferment dans leur logique et ne mesurent pas toujours les conséquences de leurs actes. Cela leur vaut sans doute la sympathie de tous ceux qui n'ont jamais pu dire adieu à leur enfance. Ils sont plus nombreux qu'on le croit.

Il se trouve que ces décisions aberrantes provoquent, à chaque fois, le départ du héros et créent par là un sursaut d'inquiétude qui a pour effet de maintenir le public en haleine. Si bien que les conduites irrationnelles de ce trio qui auraient dû nuire à la crédibilité du récit sont utilisées par le romancier pour relancer le mystère. La leçon de Stevenson a donc porté et aujourd'hui, à part quelques esprits chagrins, personne ne s'en plaint.

Une voix si particulière.

Ce n'est donc pas dans la trame du livre ni dans les événements qui y sont relatés qu'il faudra chercher ce qui en fait le charme mais dans le texte même, dans cette écriture simple, claire et qui procède par « petits paragraphes serrés et voluptueux ». Alain-Fournier n'est pas un pur styliste comme Flaubert ou Chateaubriand, mais un conteur dont la sensibilité est proche de celle des poètes. Pour Robert Mallet, Le Grand Meaulnes c'est tout d'abord un ton qui « correspond à la percussion de la vie sur une âme et comme une blessure secrète dont nous devenons solidaires. » Un ton, certes, et nous dirons aussi une atmosphère faite de frimas et de silence. La saison dominante du roman est l'hiver avec son cortège de brume, de givre, de glace et de bourrasque. Ce froid qui imprègne la plupart des chapitres pénètre le lecteur jusqu'aux os. Sur les grands champs gelés les voix sont rares et affaiblies, sur le sable de la cour les pas des écoliers sont étouffés, dans la salle à manger les déjeuners d'hiver se passaient en silence et « *tout était glacé: la toile cirée sans nappe, le vin froid dans les verres, le carreau sur lequel nous posions les pieds…* ». Mais l'hiver n'est pas ici une saison hostile. En effet, c'est toujours entre décembre et février qu'ont lieu les moments importants de l'histoire de Meaulnes, la fête étrange, l'apparition d'Yvonne, le serment avec Frantz et le jour de ses noces. Les images hiémales sont souvent associées à celles du foyer domestique, comme on le voit dès le chapitre III où le narrateur évoque la visite de ses grands-parents à l'occasion de la Noël: « *Dès qu'ils avaient passé, tous les deux, emmitouflés, souriants et un peu interdits, le seuil de la maison, nous fermions sur eux toutes les portes et c'était une grande semaine de plaisir qui commençait …* » Ce thème où la maison refuge et la maison du bonheur ne font qu'un réapparaît au chapitre IX de la troisième partie. Le soir du mariage, après avoir refermé la maison, les époux « *sont, dans le grand vent d'hiver, deux amants enfermés avec le bonheur.* » Voilà pourquoi, me semble-t-il, le romancier a transposé l'épisode de la rencontre en le resituant au début de l'hiver et dans le cadre d'une gentilhommière plutôt qu'au mois de juin sur le perron du Grand Palais.

Ce ton feutré, cette atmosphère envoûtante et ce style épuré font reconnaître dès les premiers accents la voix d'Alain-Fournier, comme l'on reconnaît aux premières mesures un air de Chopin ou de Debussy. Témoin cette phrase qui sonne comme une suite d'accords parfaits: « *Pas un toit, pas une âme. Pas même le cri d'un courlis dans les roseaux des marais. Et sur cette solitude parfaite brillait un soleil de décembre, clair et glacial.* » L'écho de ces paroles résonnera longtemps en nous.

Un trésor d'impressions et d'images.

Pour Jacques Rivière, qui le connaissait mieux que personne, Alain-Fournier avait été poète avant de devenir romancier. En effet, dès l'enfance, il n'avait entrevu la réalité « qu'au travers du voile mystérieux dont son imagination l'avait couverte ». Ses premières perceptions du monde devinrent

aussitôt des images qui, peu à peu, formèrent le matériau de son oeuvre future. Il puisa largement dans ce trésor d'impressions qu'il n'aura plus qu'à transcrire. Son écriture dépouillée d'artifices parvient, par une courte phrase ou deux, à exprimer une émotion passée. A titre d'exemple, cette vision hivernale de son regard émerveillé qui, tout à la fois, fascine le lecteur et enchante son oreille: « *Sur la route blanchie de givre, les petits oiseaux tourbillonnaient autour des pieds de l'âne trottinant. De temps à autre, sur le grand calme de l'après-midi gelé, montait l'appel lointain d'une bergère ou d'un gamin hélant son compagnon d'un bosquet de sapins à l'autre.* »

Rivière nous rapporte qu'en écrivant son livre Alain-Fournier « peignait de mémoire les détails qu'il n'avait plus sous les yeux ». Il est pourtant dans le texte quelques rares images qui, apparemment, ne correspondent à aucun souvenir précis. J'en donnerai un seul exemple. Voici comment, longtemps après l'avoir quittée, le romancier évoque cette « maison d'école » où il arriva à l'âge de cinq ans: « *Une longue maison rouge, avec cinq portes vitrées, sous des vignes vierges, à l'extrémité du bourg …* » Cette présentation si précise contient pourtant un détail qui détone: la couleur rouge. Il est impensable qu'à cette époque-là, dans le Berry profond, un constructeur se soit permis pareille fantaisie. Aucun conseil municipal ne l'aurait acceptée. Or les lecteurs du Grand Meaulnes n'en furent point choqués. Bien au contraire, les visiteurs qui, à partir des années Trente, commencèrent à se rendre en pèlerinage à la petite école d'Epineuil furent fort déçus par le crépi grisâtre de sa façade, au point que les maires successifs crurent bon de la faire repeindre systématiquement en rouge.

Cette couleur incongrue n'était pas arrivée là par hasard. Mais comment l'expliquer? Dans son ouvrage *Blanche ou l'oubli* Aragon établit une distinction entre l'autobiographie, qui s'appuie essentiellement sur la mémoire, et le roman qui, paradoxalement, naît de l'oubli. Les souvenirs de la mémoire consciente forment en effet un matériau récent qui ne peut à lui seul créer un monde romanesque. Ils doivent pour cela être fécondés par la force des images enfouies dans l'inconscient de l'enfant et qui constituent son imaginaire. C'est sans doute dans cette zone profonde de l'esprit que cette couleur dormait depuis bien des années. Et si l'écrivain décrit ainsi l'école, c'est parce qu'en arrivant du nord de son département, où tous les toits sont en ardoise, son regard d'enfant avait été frappé par la teinte insolite de la tuile qu'on ne commence à voir que dans le sud du Cher. Vingt ans plus tard cette couleur chaude jaillira de sa plume et s'étendra, sans qu'il en soit vraiment conscient, à l'ensemble de la maison. Alain-Fournier, qui n'avait pas lu Bergson, pensait comme Nerval et Baudelaire que ces images étranges qui affleuraient à la conscience étaient des impressions provenant d'une vie antérieure.

Le mémorialiste, par définition, nourrit son livre de souvenirs tandis que le romancier fait une œuvre de création où l'imaginaire prend le pas sur la mémoire. C'est donc aussi à sa richesse poétique que l'ouvrage d'Alain-Fournier doit sa longévité.

L'enfance retrouvée.

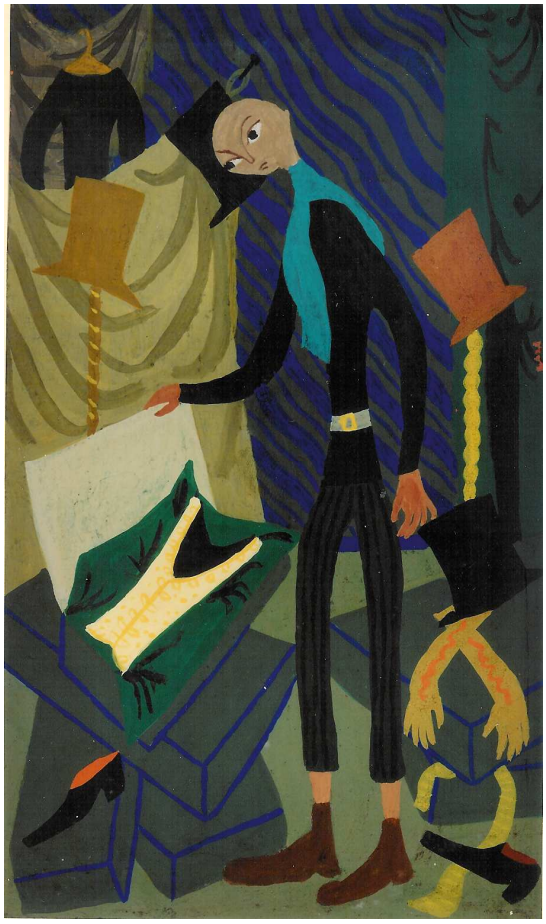
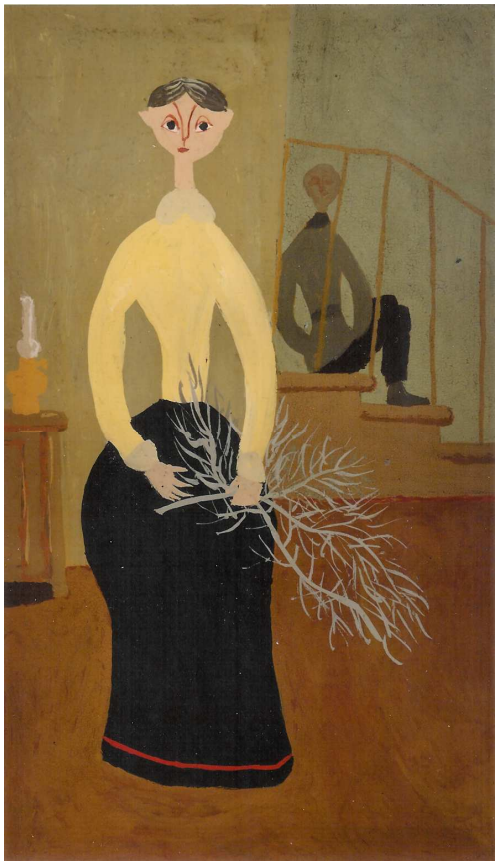
L'âge des personnages masculins, qui sont en fait des doubles d'Alain-Fournier, leurs attentes fébriles, leurs élans vers l'absolu font du *Grand Meaulnes* le roman de l'adolescence. Toutefois, à y regarder de plus près, sa source véritable est l'enfance dont la nostalgie hante toute l'œuvre. « L'enfance, c'est mon credo en art » écrit-il à Rivière. Il veut arriver à la rendre « sans aucune puérilité, avec sa profondeur qui touche les mystères ». Mais, lors d'une halte chez un boulanger de campagne, il mesure soudain la difficulté de sa tâche: « J'ai eu beau me faire très simple et très petit enfant, j'ai bien vu que l'émerveillement était fini pour moi… Je savais qu'on ne peut entrer maintenant dans un village ou une boutique avec l'ignorance merveilleuse de ce qu'on va y trouver. » C'est pourquoi son travail d'écrivain sera un effort continu pour ressaisir le regard ébloui de l'enfant qu'il était autrefois et que l'expérience de la vie a forcément changé. Par bonheur son enfance était déjà si riche d'émotions et d'images et son pouvoir de sentir et d'exprimer si puissants qu'il put surmonter tous les obstacles et nous la révéler en quelques lumineuses épiphanies. Et à travers son enfance c'est la nôtre que nous redécouvrons. A des degrés divers, nous avons tous été des petits Meaulnes, nous avons fait les mêmes songes qu'Augustin, ressenti les mêmes émois et les mêmes déchirements. D'innombrables lecteurs dispersés dans le monde se sont reconnus en lui et même ceux d'aujourd'hui qui ne portent plus de blouses noires ni de sabots et qui ne risquent plus de s'égarer dans la campagne. Retrouver de nos jours l'adresse d'un domaine, fût-il « sans nom », ne leur prendrait que

quelques secondes. Par ailleurs, à l'âge de dix-sept ans, ils ont déjà brûlé les étapes de leur éducation sentimentale. Et pourtant la brève et pudique rencontre d'Yvonne et d'Augustin continue à les émouvoir, si l'on en juge par les centaines de messages de collégiens et de lycéens qui consultent sur Internet le site du Grand Meaulnes. Le romantisme, qu'on pourrait croire obsolète, serait-il le dernier recours d'une jeunesse blasée d'avoir appris précocement tous les gestes amoureux mais qui attend encore le grand amour?

Une note d'espoir

Enfin ce livre singulier possède une force secrète qui triomphe du désenchantement. Relisons bien l'épilogue. Il est illuminé par le sourire d'un enfant qui reprend pour le narrateur comme pour Augustin la forme originelle et parfaite d'Yvonne. Celle qui représentait à leurs yeux l'idéal perdit sa perfection et sa vie en entrant dans le monde réel. Sa fillette la réincarnera et ramènera Meaulnes sur les sentiers de l'aventure qu'il n'aurait jamais dû quitter. Leur départ, diversement interprété par les critiques, projette le lecteur vers un futur où tout reste possible. Ce final est un trait de génie par lequel l'écrivain réussit à gommer l'impression désolante qu'aurait pu nous laisser l'échec de cette nouvelle quête du Graal. La note d'espoir sur laquelle s'achève le roman ne doit pas être étrangère à la fidélité de ses nombreux lecteurs d'hier et d'aujourd'hui.

Construit comme un roman d'aventure, Le Grand Meaulnes recrée poétiquement l'itinéraire de ces adolescents nostalgiques de leur enfance et qui s'efforceront de lui rester fidèles, car un renoncement serait vécu par eux comme une trahison. Et quand on fait le bilan d'une vie, l'enfance confiante n'est-elle pas ce que nous avons eu de meilleur et dont nous devons au moins garder l'esprit? Voilà ce que l'auteur a peut-être voulu dire et qui a fait de cet ouvrage, somme toute modeste, un livre-culte.

Le 2 mai 1913, une fois son œuvre achevée, Alain-Fournier écrivit à son meilleur ami: « Je ne demande ni prix ni argent, mais je voudrais que Le Grand Meaulnes fût lu. » Ses désirs furent tous exaucés: un jury divisé l'écarta du Goncourt, une balle anonyme le priva prématurément de ses droits d'auteur et enfin les lecteurs, qu'il appelait « ces merveilleux inconnus », n'ont jamais cessé de lire et de relire son livre qui, à quatre ans de son centenaire, a encore un bel avenir devant lui.

Gouaches extraites d'une suite réalisée pour illustrer *Le Grand Meaulnes* par Gilbert Louage (1930-1975), artiste toulonnais.